

ANDRÉ BRINK

MES BIFURCATIONS

MÉMOIRES

traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Bernard Turle

ACTES SUD

A mon épouse, Karina, avec tout mon amour.

*Ce que j'ai fait t'appartient
De même ce qu'il me reste à faire
Car tu es dans tout ce qui est mien
A toi tout dévoué*

WILLIAM SHAKESPEARE

Dès que tu vois une bifurcation, prends-la.

YOGI BERRA

Même l'hérétique doit croire en quelque chose, ne fût-ce qu'en la vérité de son doute.

BARACK OBAMA

AVANT-PROPOS

La sagesse populaire veut que tout choix s'accompagne de l'élimination d'autres choix : à un moment donné de l'élaboration d'un tableau, le peintre peut prendre la décision de peindre une surface donnée en, disons, rouge, bleu ou vert. S'il décide de la peindre en rouge, il élimine d'office le bleu et le vert. Une solution, souvent mise en œuvre par Picasso, consiste à exécuter une série de tableaux, l'un rouge, l'autre bleu, l'autre vert et ainsi de suite ; il suit le développement de chaque option jusqu'à ce que se présente un nouveau choix ; à ce moment-là se profile un nouvel éventail : exploration du rond, du carré, d'une autre forme, et le peintre suit là encore chaque possibilité jusqu'à ce que la route bifurque à nouveau. Cependant, même si tout cela débouche, disons, sur cent vingt-huit ou deux cent cinquante-six tableaux, le choix demeure circonscrit. Le peintre ne peut suivre chaque possibilité jusqu'au bout. Après tout, il ne s'agit pas de suivre un ensemble de choix mais de laisser ouverte la question même du choix : imaginer que *tous* les choix coexistent, pour l'éternité.

Il me revient à l'esprit une interview de William Kentridge à l'époque de sa mise en scène de *La Flûte enchantée* :

La pensée peut bien suivre un chemin particulier ; n'en demeurent pas moins tous les autres chemins délaissés, tous les autres chemins auxquels on réfléchit ou ne songe pas encore, dans lesquels la langue peut se lancer à différentes étapes du parcours.

Il parle d’“une autoroute de conscience”, d’un couloir de circulation unique mais doté de nombreuses voies, et de différents objets qui se déplacent sur ces différents couloirs, dépassant, s’arrêtant, quittant l’autoroute.

Cette description s’applique assez bien à la texture de ces Mémoires. A mes yeux, lors de leur rédaction, au cours de ces deux, trois dernières années, chaque composante est devenue une sorte d’agrégat autour d’un éventail de possibilités, dont chacune pourrait être considérée comme une route ou un chemin. A tout moment, de nouvelles pensées sont susceptibles de s’écarter de celle qui m’a préoccupé d’abord, et de m’inviter à les suivre ; je sais qu’en temps voulu, je reviendrai sur la première voie mais, pour l’heure, l’autre ou les autres possibilités stimulées par un nouveau travail peut ou peuvent mener à l’exploration d’autres directions. Même s’il paraît, s’ils paraissent déroutant(s) par moments, le chemin, *les chemins* sont bien là ; ils existent pour les bifurcations qui, chaque fois, lancent de nouveaux défis au voyageur et ils en dérivent tout leur sens.

Il est étonnant qu’on n’ait même pas besoin de choisir entre les deux modes opératoires : le chemin qui bifurque et la possibilité d’une série infinie de bifurcations. Un choix n’élimine pas les autres, qui peuvent continuer à exister comme possibilités même *après* qu’on a apparemment fait un choix initial. J’ai beau suivre Robert Frost qui, dans son poème *The Road not Taken* (La Route délaissée), choisit le chemin le moins emprunté, tous les autres plus fréquentés n’en continuent pas moins d’exister aux alentours et derrière celui que j’ai choisi. Rien n’est jamais vraiment éliminé. Les choix éliminés continuent d’exister aussi sûrement que les rares dont on peut dire qu’ils ont été “retenus” – de même que le non-dit persiste dans ce qui est exprimé. Il est fort possible que ce soit cette coexistence qui, finalement (pour autant qu’il y ait une fin), définisse la texture d’une vie.

Cette texture peut encore être enrichie si l’on y ajoute la notion d’*hérésie*, dans l’acception originelle du terme : *le choix*. Monique Zerder-Chardovoir l’explique bien :

Le mot “hérésie” dérive du mot grec qui signifie “choix” : pour que l’hérésie puisse exister, il faut d’abord une idéologie, une

foi à laquelle la communauté adhère ; au sein de cette communauté doivent aussi exister des gens qui s'en distancient, qui n'acceptent plus les vérités reçues, préférant choisir par eux-mêmes.

Dans ce cas, notre bifurcation, le traditionnel *soit/soit*, est remplacée par une notion infiniment plus complexe : *à la fois/et*. Il ne reste alors plus aucune place aux réponses directes ou définitives. *Ceci* ou *cela* peut être vrai mais, *en même temps*, quantité d'autres options peuvent l'être aussi. Dès que se présente une bifurcation en chemin, empruntons-la. Au diable la frilosité.

VIOLENTE CAMBROUSSE

Il me suffit de fermer les yeux et de prononcer silencieusement le mot *dorp*^{*1} : je revois alors, plus de soixante ans après, de larges rues poussiéreuses, trottoirs envahis par les épineux (que nous appelions, non sans raison, *duuweltjies* : diabolins) : un quadrillage prévisible de rues autour de la haute flèche de l'église hollandaise réformée. Celle-ci surplombait, menaçante, les demeures environnantes, telle une grosse poule lourdaude, ailes déployées protégeant ses ouailles. Deux fois, le dimanche et le mercredi soir, lors des réunions de prière, la congrégation était convoquée par le grondement de la cloche : hommes, femmes et enfants obtempéraient, moins par conviction que parce qu'un siège vide était le meilleur moyen d'encourager les commérages dont les échos étaient prompts à se propager dans la ville et les environs, souvent pendant des semaines. Lorsque, après l'office dominical, on avait passé en revue les nouvelles, les scandales et les secrets les plus récents du bourg, chacun rentrait chez soi pour s'attabler devant un repas gargantuesque, préparé par des domestiques noires sur des fourneaux Aga ou Dover, dans des cuisines où régnait une chaleur digne de la fournaise de Nabuchodonosor (cuisse d'agneau, *frikka-delle* – des boulettes de viande à la sud-africaine –, rôti de gibier en hiver, poulet, accompagné parfois par un ragoût de

1. On trouvera en fin d'ouvrage la traduction ou une explication des termes en italique suivis d'un astérisque ; dans ce glossaire sont également expliqués certaines abréviations ou certains termes peu connus. (N.d.T.)

tomates, des pommes de terre et des patates douces, du riz jaune aux raisins secs, des haricots, des pois, des carottes, des pruneaux et des pêches, des coings, des potirons à la cannelle et au sucre, des courges, parfois de la rhubarbe, de la betterave au sucre et au vinaigre, une salade de haricots, suivis par un blanc-manger et de la gelée jaune et vert, et une crème de bananes, et parfois du *trifle*, un gâteau au vinaigre ou au cognac, un roulé ou bien le dessert à la crème anglaise que, dans notre famille, on appelait “la sœur de ma tante dingo”, avec ou sans confiture à la figue verte, de la gelée de coing ou le sirop de raisin du nom de *moskonfyt*, le tout arrosé d’un vin doux, de préférence muscadet ou *je-repigo*. Ensuite, les adultes repus se mettaient à ronfler et les enfants, pris de fous rires idiots et enflammés par une imagination férocement inventive, poursuivaient de leur côté leurs étranges affaires, alors qu’ils étaient censés “se reposer” dans leurs lits ou lire des livres édifiants ; alors, les mêmes femmes noires qui avaient cuisiné débarrassaient les tables, faisaient et rangeaient la vaisselle, avant de porter les restes à leurs enfants qui patientaient dans la *location* (seulement après que les morceaux les plus appétissants avaient été mis de côté pour les poulets, les chiens et les chats, si ce n’est pour un cochon qui se vautrait dans la fange de la cour).

Près de l’église, deux ou trois rues présentaient leurs enfilades de magasins dotés de grands *stoeps** : une pharmacie, deux ou trois épiceries reconnaissables aux grandes affiches qui vantaient les mérites de souliers en cuir, de salopettes kaki, des cigarettes Big Ben ou C-to-C, du Golden Syrup de chez Lyle, de la Marmite, de l’Elastoplast, de la crème d’arachides Black Cat ; un boucher ; un boulanger ; un ou deux cafés ; un croque-mort qui parfois vendait des livres et des journaux, et qui recouvrait son habituel costume noir avec une blouse d’un blanc sale pour se métamorphoser aussi en coiffeur ; un garage *Pegasus* avec ses pompes à essence manuelles ; une banque et parfois quelques bureaux ; un ou deux notaires ; un courtier en assurances. Et un hôtel, inmanquablement Royal, Masonic ou Commercial, avec son comptoir de vente d’alcools qui, avant même que l’apartheid n’impose des entrées séparées pour les Blancs et les Noirs,

maintenait une ségrégation respectueuse entre les uns et les autres. Sans compter, cela va de soi, le bureau du magistrat, en briques rouges ou en grès, rarement éloigné du poste de police avec sa lampe bleue et ses poivriers, ou un ou deux palmiers étiques, et une longue prison basse, mal camouflée par un bosquet d'aloès ou de sisals, voire une bougainvillée ou un lantana téméraire recouvert d'une épaisse couche de poussière.

D'ordinaire, l'école se trouvait à l'écart, dans une rue secondaire ou à la périphérie, peinture rouge écaillée sur sa toiture pentue, briques décoratives, gouttières mal arrimées, entourée à perte de vue par une interminable cour de récréation de gravier, avec des rangées séparées de latrines pour les garçons et les filles. A l'arrière de chaque cabinet se trouvait un battant qu'on remontait pour retirer et remplacer les seaux. Un soir par semaine, Mr Venter faisait le tour de toutes les rues de la ville avec sa charrette et sa mule, qui furent remplacées plus tard par un tracteur tirant une remorque. S'ils choisissaient le bon moment, les garçons les plus intrépides réussissaient à soulever un battant à l'arrière d'un cabinet des filles et surprenaient l'une d'elles la culotte aux chevilles. Si l'on était pris, on risquait une correction presque fatale et une visite du directeur à la maison, inévitablement suivie par une nouvelle intervention, non moins meurtrière, de la part des parents du contrevenant.

Si l'on exclut les bicoques crasseuses des petits Blancs sous la ligne de chemin de fer, la plupart des maisons étaient imposantes et s'étalaient au milieu de jardins spacieux, si le terme "jardin" convient pour l'étendue de *veld** en grande partie à l'état vierge, qu'on avait courageusement délimité, où on avait retourné la terre et fumé quelques carrés de légumes peu convaincants, qu'on essayait désespérément d'amener à produire quelque chose qui ressemblât à des légumes ; il y avait parfois aussi un carré de *mealies**, quelques rares citrouilles, ou une tentative de parterre de fleurs : des zinnias, de robustes soucis orange et jaunes que nous nommons les "Afrikaners puants" et, parfois, des phlox, voire un ou deux dahlias. Mais, pour la plupart, ces lopins de terre étaient plus ou moins abandonnés et envahis par les herbes

folles : étendues de terre rouge que les poules grattaient et où des chiens somnolents se léchaient les bourses. Un ou deux jardins étaient dotés d'éoliennes, amputées le plus souvent de plusieurs pales ; elles faisaient des bruits fantomatiques lorsqu'une bourrasque, sans crier gare, trouait la nuit. Dans l'ensemble, les habitants comptaient sur des bidons en tôle ondulée pour arroser leur "jardin". Ce qui convenait pendant quelques mois après les pluies. Mais, ensuite, une fois l'eau utilisée, ces bidons séchaient et succombaient au cancer de la rouille. Dans l'Etat libre et dans le Griqualand-Ouest, les précipitations étaient rares. Je me rappelle que ma petite sœur Marita manqua devenir folle quand elle vit la pluie tomber pour la première fois. Elle avait trois ans. Elle se mit à danser sur la table de la salle à manger comme un derviche tourneur, avant de sortir pour aller se rouler dans les flaques, de sorte que, bientôt, elle fut entièrement recouverte d'une boue rougeâtre, jusqu'à son halo de cheveux blonds presque blancs.

Avant ou après le dîner, les familles se réunissaient sur les larges *stoeps* rougeâtres pour discuter de ce genre d'événements, des maladies dans la famille, des lettres reçues ou envoyées pendant la semaine, des nouvelles à la radio sur la guerre lointaine et de divers ragots croustillants : compte rendu tranquille d'événements proches ou lointains. Je me rappelle encore l'un d'eux, non parce qu'il aurait eu un caractère exceptionnel mais au contraire parce qu'il était représentatif de tant d'autres.

Après une journée torride, notre famille paresse sur le *stoep* côté rue, prenant l'air comme des vacanciers "prennent les eaux", en compagnie de nouveaux amis ou voisins qui, passant par là, ont été invités à se joindre à nous, à moins qu'ils ne se soient invités tout seuls. Une fille, pieds nus, longues tresses blondes, robe à fleurs honteusement brève, passe par là dans le crépuscule qui s'éteint. Peut-être est-ce la fillette aperçue sautant à la corde à un coin de rue, il y a environ un mois, montrant ses fesses maigres chaque fois que sa jupe courte se relevait car elle n'avait pas de culotte : sautant toujours, elle se retrouva dans mon roman *Rumeurs de pluie*, dévorée du regard par *oom** Koot, le maître catéchiste qui dirige la chorale le dimanche d'une manière curieusement

sèche, *staccato* (seul moyen, apparemment, pour empêcher son dentier de tomber). A un moment donné, son épouse, tatie Saar, sort à l'improviste sur le *stoep* et lui demande d'une voix autoritaire ce qu'il regarde. "Je ne regarde rien, réplique-t-il. Cette chose est comme la foudre divine : on n'a pas besoin de la regarder, on la *voit*, un point, c'est tout."

Ce soir-là, l'une des tantes les plus volumineuses demande à la fille de venir jusqu'à notre portillon.

"Comment t'appelles-tu, ma fille ?

— Nellie, tata.

— Es-tu la fille de tante Meisie ?

— Oui, tata.

— Comment va-t-elle ? Je ne l'ai pas vue à la réunion de prière hier soir.

— Elle était malade, tata.

— Qu'avait-elle ?

— C'est sa poitrine, tata.

— Encore sa bronchite ?

— Oui, tata. Mais elle va mieux maintenant, tata.

— Est-elle remise sur pied ?

— Oui, tata. Mais elle a encore mal à la tête, tata.

— Dis-lui que je lui ferai parvenir des remèdes de grand-père demain matin.

— Oui, tata. Mais elle a aussi mal à la gorge, tata.

— Cette femme devrait mieux se soigner.

— Oui, tata. Puis elle dit que son épaule gauche lui fait très mal, tata.

— Elle devrait prendre de la pommade Zambok*.

— Oui, tata. Et les cors sur son petit orteil la font souffrir toute la nuit."

Nouveaux grognements de compassion.

"Elle dit aussi que ses dents lui font mal au fond de la bouche, tata.

— C'est la rançon du péché.

— Oui, tata. Et son genou gauche est encore terriblement enflé et plein d'eau, tata. Et elle pense que sa hanche gauche est déboîtée, tata."

Et ainsi de suite, incroyable catalogue des innombrables chocs dont la chair est victime. Lorsque, enfin, la fillette se

retrouve à court de maux et que les tantes sur le *stoep* sont à court de remèdes, on se souhaite une bonne nuit et, avec un ultime froufrou de sa robe très courte, la fillette disparaît dans l'obscurité croissante.

Les adultes discutent encore des informations récoltées et les comparent à leur propre expérience de la douleur, de la convalescence et de la catastrophe, lorsque la fille reparait au portillon, tout essoufflée.

“Excuse-moi, tata, lance-t-elle, ma mère dit que son dos la fait terriblement souffrir aussi, tata. Elle pense que c’est ses reins, tata.”

La conversation se poursuit, ruisseau irriguant un jardin aux multiples parterres et carrés, agité par des tourbillons infinis lorsqu’il vient buter contre les cancans et menus scandales du jour. Ainsi : à quoi s’amusent le principal de l’école et la secrétaire après la classe ? Et Mr Jannasch, la soixantaine, le plus riche fermier des environs : que peut-il bien trouver à faire à l’hôtel après la fermeture du bar, lorsque les rideaux sont tirés chez mon énergique professeur de piano, Marie Jordaan ? Comment se fait-il que Katie Venter, la fille de l’éboueur vienne, à quatorze ans, de connaître le bonheur d’avoir une nouvelle petite sœur, alors que tout le monde sait que sa mère a déjà depuis deux ans les rougeurs de la ménopause ? Comment et par qui le candidat du South African Party s’est-il fait ridiculiser lors des dernières élections ? Comment deux tombes anonymes sont-elles apparues du jour au lendemain dans la propriété de Gert Greyling à la suite d’une altercation avec des employés parce que, apparemment, il n’avait pas payé leurs salaires ? Et quelle coïncidence, n’est-ce pas : le vieil *oom* Hennerik Hanekom, le doyen, est mort dans un accident de voiture le soir même où il avait passé des heures en prière et à lire les Saintes Ecritures en compagnie de la jeune Lettie van Wyk, tandis que l’époux de cette dernière, le mécanicien du garage *Pegasus*, était allé à Bloemfontein chercher des pièces détachées pour sa Chevrolet ! Bribes de nouvelles et de rumeurs du vaste puzzle de nos parages. Même si, en surface, rien ne les relie entre elles de façon patente, quelque part en filigrane rôde toujours un je-ne-sais-quoi de vaguement sinistre ou

d'ouvertement menaçant, violent, inexplicable. Nul village ne saurait survivre sans que planent au-dessus de lui les épées de Damoclès de la menace et du péché.

Et puis voilà qu'un autre jour se fond dans une autre nuit. Dans quelques heures, on stoppera les générateurs de la centrale et des ténèbres médiévales prendront le relais, tandis que les étoiles de la taille d'immenses fleurs blanches descendront quasiment à portée de main, si proches qu'en tournant la tête à l'angle voulu, dit-on, on peut les entendre. Alors, dans les maisons, on allumera lanternes et lampes à pétrole, l'odeur des bougies emplira les chambres à coucher. Dans ce genre de nuit immémoriale, il est aisé d'imaginer fantômes, spectres, esprits frappeurs et revenants. Se risquer à aller au cimetière après la tombée de la nuit, ainsi que certains d'entre nous, les garçons, osent le faire pour relever un défi ou se prouver de quel bois ils se chauffent, c'est risquer sa vie aux portes mêmes de l'enfer.

Le fait que nous vivions encore dans une autre époque était évident, de même, dans les boutiques, où des sacs ouverts de farine, de *mealies*, de cocos, de grains de café, de sucre, de fruits secs, étaient sagement alignés, à côté de rouleaux de câble et de grillage, de boîtes de thé, de bocaux pleins de bonbons – *jube-jubes* (des dragées à la gelée de sucre), bonbons acidulés, caramels Wilson, rouleaux de réglisse, torsades de sucre d'orge, chocolats Nestlé et ce délice universellement et injurieusement connu sous le nom de "couilles de nègre". La mainmise du passé était tout aussi évidente, le dimanche, quand des douzaines de fermiers, aussi lourdauds que des balles de foin dans leurs beaux habits, arrivaient au temple dans leurs landaus – ou *spiders* – tirés par des chevaux, sur leur carriole tirée par une mule ou leur charrette tirée par un âne, toutes joliment décorées.

Le temple. Dans certains de nos villages, il y avait une synagogue, une église anglicane, voire catholique ; mais le centre de toutes les activités de la communauté était l'église hollandaise réformée, sous la fêrule de la trinité jamais contestée du *dominee**, du sacristain et de l'organiste. C'étaient les trois représentants immédiats de notre Dieu tout-puissant sur terre et la légende peinte sur le mur chaulé derrière la chaire

proclamait *Dieu est amour* avec la même conviction théâtrale que la prophétie *Mené Mené Tekél Ufarsin* sur le mur de Balthazar. La seule faille dans la présentation était que, au fil des ans, une humidité irrévérencieuse avait dessiné une tache disgracieuse aux tonalités rouille, qui oblitérait quasiment le mot *amour*. Un signe des temps, sans nul doute !

Cela ne m'empêcha pas, très jeune, d'envisager sérieusement d'accéder au souhait le plus cher de mes parents : que j'entre dans les ordres. Mais, après les avoir déçus, en fin de compte, en abandonnant l'idée de devenir *dominee*, le plus près du centre du pouvoir que je me sois approché, ce fut d'être autorisé à jouer du petit harmonium droit à la réunion de prière hebdomadaire des enfants, le mardi après-midi ; je m'y attachais d'ailleurs avec une dévotion insigne et tant de fioritures que la plupart des hymnes duraient avec moi deux fois plus de temps que les originaux. C'est lors de ces réunions qu'on définissait le péché, là qu'il avait, dans une certaine mesure, son origine, là que s'élabora une grande partie de ma notion juvénile du mal.

Plus encore que les contes des frères Grimm, la Bible nous tenait tous dans ses rets, avec sa litanie de violences et de cruautés, dont beaucoup étaient délicieusement teintées de sexe et d'allusions suggestives. Cela commençait par l'expulsion totalement injuste d'Adam et Eve du jardin d'Eden, où ils n'ont fait que ce que Dieu aurait dû prévoir. Puis Caïn assomme l'anodin Abel d'un coup de gourdin. Tous ces fils de Dieu agressifs prennent pour épouses les séduisantes filles d'autres hommes. A Sodome, Lot propose d'abandonner ses filles à la horde masculine qui s'est amassée devant sa maison avec l'intention de baiser (la Bible dit "connaître") deux étrangères qui se sont réfugiées chez lui. Après la destruction de la ville, lesdites filles enivrent leur pauvre vieux géniteur pour "s'étendre" avec lui, selon une autre formulation biblique, afin, supposément, de préserver sa semence. Dieu ordonne à Abraham de trancher la gorge de son fils Isaac pour le pur plaisir de le mettre à l'épreuve. Les frères de Joseph le jettent dans un puits afin de se débarrasser de ses rêves déconcertants. Siméon et son frère Lévi vengent par le sang le viol de leur sœur Dinah. Moïse ordonne le massacre

de toutes les Bédouines, les Midianites, à l'exception des vierges vouées à la concupiscence de ses soldats. Et Tamar, qui se déguise en prostituée pour leurrer son beau-père et l'amener à coucher avec elle ? Et le pieu Jephté qui tue sa fille pour satisfaire un vœu qu'il a adressé à un Dieu sanguinaire ? Ahola et Aholiba ne se meurent-elles pas de désir pour leurs amants, "dont le membre était comme celui des ânes et les éjaculations comme celles des chevaux" ? Le Nouveau Testament comporte sa propre litanie d'atrocités, bien que la plupart soient commises par les ennemis d'Israël. Même Jésus est suspect, moins de violences à proprement parler que de cruautés plus subtiles : un jour, il refuse de parler à sa mère et à ses frères (*Mais à celui qui le lui demandait il répondit : Qui est ma mère ? Et qui sont mes frères ? Il désigne ses disciples et dit : Voyez ma mère et mes frères !*) ; un autre jour, lorsque sa mère lui demande du vin lors d'un mariage, il rétorque : "Femme, qu'ai-je à voir avec toi ?" J'ai entendu plusieurs *dominees* fournir des explications absconses de ces épisodes : ils me donnaient toujours l'impression d'essayer de blanchir le texte. Cependant, ils ne réussirent jamais à m'ôter de la tête que, juste sous la surface des mots, rôdaient dans la Bible les mêmes ténèbres menaçantes dont je ressentais la présence dans les bourgs de mon enfance.

Même les actions charitables, les bonnes actions étaient liées à des actes violents. Je n'éprouvais aucun remords à assister à l'abattage des volailles et je riais des volettements effrénés des poulets décapités dans la cour lorsqu'on préparait un bon banquet dominical, même s'ils avaient tendance à hanter mes nuits sous forme de cauchemars effroyables. Toutefois, jamais je n'essayai de décapiter un poulet, même lorsque mon père me tendait le couteau qu'il avait aiguisé avec un art consommé. Trancher la gorge d'un mouton était encore plus morbide : ses yeux devenaient tout blancs quand on lui renversait la tête loin en arrière pour lui tendre le cou au maximum. Puis l'unique coup adroit du long couteau aiguisé, l'ultime bêlement étouffé, réduit à un gargouillis liquide, fontaine de sang vermillon jaillissant de l'entaille. Ce rituel était pratiqué tous les ans par mon père, secondé par des aides, juste avant Noël, lorsque les dames patronnesses

préparaient de généreux paquets de nourriture dans notre cour et dans la cuisine, destinés à être distribués, chez les pauvres et les nécessiteux, accompagnés de brochures colorées vantant la miséricorde divine et le pouvoir salvateur du sacrifice de l'Agneau divin. Il y avait un je-ne-sais-quoi d'atavique dans la formule "Mangez et buvez-en tous, car ceci est mon corps et ceci est mon sang", que le *dominee* entonnait pour le Nagmaal*.

Là, me semble-t-il de plus en plus, se trouvait la clé des bourgs de mon enfance, égrenés telles des perles poussiéreuses sur un ruban infini de pistes dans l'intérieur des terres. L'impact de cette conscience était accru par la solitude qui enveloppait chacun d'entre eux : l'éternité qui les entourait sous la vaste voûte résonnante du ciel.

A plus de cent kilomètres se trouvait toujours un autre bourg plus important dans lequel, tous les trois ou six mois, nos mères se rendaient en voiture avec un aréopage d'amies, pour une journée d'emplettes ; la nôtre revenait avec une petite valise orange foncé emplie des rapines d'un autre monde. Hormis Noël ou les anniversaires, c'étaient les seules occasions où nous recevions des cadeaux. Notre père avait beau être magistrat, nos parents n'avaient pas de quoi gâter leurs enfants. J'étais déjà au lycée depuis plusieurs années lorsque mon argent de poche dépassa enfin les deux pences hebdomadaires. Lorsque je vis une petite voiture rouge dans la seule épicerie en ville, au prix exorbitant de neuf pence, je dus m'arranger avec l'intimidant boutiquier, Mr Levin, pour qu'il me la garde pendant cinq semaines, jusqu'à ce que je puisse la lui régler entièrement. Je me rappelle encore le jour où j'effectuai la longue, l'excitante, l'effrayante marche jusqu'à sa boutique, mes pennies bien en sécurité dans une enveloppe en papier kraft épinglée à ma poche de veste : tous les quelques pas, je me retournais pour vérifier si je n'étais pas suivi par un gang de voleurs. Je n'étais même pas rassuré par le fait de savoir que, si j'étais attaqué, les mécréants seraient forcément envoyés en prison par mon père.

Le danger rôdait partout. Je pouvais ainsi être confronté à Ria, la fille d'amis de mes parents, bossue, un sourire perpétuellement scotché sur ses lèvres, censée être prompte à

tomber par terre sans crier gare, se convulser, donner des coups de pied, produire des sons effroyables et baver comme un monstre biblique ; ou bien à Agnes, avec son bec-de-lièvre, lèvre fendue par le diable en personne en souvenir, comme nous le savions fort bien, de quelque indicible péché commis par l'un de ses ancêtres, trois ou quatre générations plus tôt ; ou encore à un jeune géant du nom de Neels, dont on racontait que, depuis la mort lente et douloureuse de son père, il battait sa mère obèse tous les dimanches ; si ce n'était à Mrs Oberholzer, qui, à sa naissance, avait été enterrée dans une boîte à chaussures, car on l'avait crue morte, mais qui avait été sauvée quand, à son enterrement, quelqu'un avait entendu un gémissement dans la boîte – véritable colosse, elle faisait désormais plus de deux mètres ; sans parler du vieil oncle Roloff, qui, étant allemand, avait été placé en résidence surveillée pendant toute la durée de la guerre : c'était un vieillard chétif aux jambes arquées, une touffe de cheveux blancs à la Einstein, des yeux toujours mouillés qui vous transperçaient d'un regard de myope à travers les verres à double foyer de ses lunettes très, très poussiéreuses. Il conservait dans une vitrine une extraordinaire collection de dents : de requin, de baleine, de phacochère, et même une dent de lion. On prétendait que, vers la fin de la guerre, il avait caché dans un coffret secret les dents de sept juifs. Un jour, je voulus le faire chanter et le forcer à me vendre sa collection pour six pence ; comme il refusa, je mis en scène un braquage mais mon plan fut contrecarré par sa séduisante fille Christa, avec qui je prenais des leçons de piano. Je n'abandonnai l'idée de m'approprier les dents que lorsqu'il eut essayé, en vain, de m'apprendre, en me montrant des photographies de Toscanini, à diriger l'ensemble de percussions de l'école. Et puis il y avait encore Robert, le policier noir friand de chats. Un jour, pour une raison qu'on n'expliquait jamais aux enfants, mes parents durent se débarrasser d'un chat de gouttière, un mâle ; mon père le proposa à Robert, qui, le lendemain, vint dûment le remercier et l'assurer que son chat avait été très goûteux – ce qui n'empêcha pas le chat de rentrer chez nous la semaine suivante. Ou bien, enfin, j'étais guetté par un fantôme sorti tout droit des déli-

cieuses histoires d'horreur que de vieux oncles barbus ou des tantes moustachues nous racontaient lors de visites dans différentes propriétés des environs.

Bref, en fin de compte, je parvins à la boutique et pus acheter ma voiture rouge miniature ; avec laquelle je n'ai presque jamais joué.

Je préférais jouer avec les poupées de ma sœur Elbie. J'avais bien moi-même un poupon du nom de Jannie, dont le visage de benêt était peint sur l'étoffe. Un jour, j'essayai de lui tricoter une cravate mais, comme on ne m'avait jamais appris comment on devait arrêter les mailles, j'abandonnai lorsque ladite cravate se fut allongée au point de dépasser de la porte d'entrée. Ensuite, je me consacrai exclusivement aux poupées d'Elbie, non seulement à cause de la cravate mais aussi parce que, à la différence de Jannie, ses poupées étaient toutes des filles et qu'il était beaucoup plus rigolo de les déshabiller. Je m'assurais de toujours m'accaparer sa préférée du moment (j'étais vraiment un petit morveux).

Il n'y avait qu'une de ses poupées que je ne supportais pas. Une vraie pimbêche : lèvres en cul-de-poule, yeux bleus qui s'ouvraient et se fermaient, un sourire niais et affecté. Elbie vénérât Tootsie. Or, avec sa tête en porcelaine peinte, et les bras et les jambes aussi, qui prétendaient – oh l'hypocrite ! – renier le piètre son dont était emplis son torse, Tootsie ne me laissait pas en paix. Elle hantait même mes rêves. Je la détestais. Si fort que je décidai de l'éliminer. Un après-midi, je passai à l'action : je lui transperçai la gorge avec une pique en fer. Je l'enterrai. Loin de recouvrer le sommeil, je fus terrassé par la culpabilité au point que, la nuit, je me réveillais avec des sueurs froides. La religion fut mon unique recours. Dans le carré de terre inculte à l'arrière de notre maison, je conçus un autel sur lequel je fis la promesse solennelle de sacrifier l'objet auquel je tenais le plus. Cela devait suffire à conjurer ma culpabilité. Dieu sait pourquoi, je croyais que l'autel devrait absolument être fait de douze pierres. Or, avec les seules pierres qu'un gamin chétif comme moi pouvait transporter, je ne réussis à ériger qu'un autel fort peu imposant, qui atteignit difficilement les trente centimètres de haut. Je fus donc contraint de tricher et d'en ajouter dix. Au sommet,

j'installai ma petite voiture rouge. Mais, au dernier moment, craignant qu'elle soit vraiment consumée par la foudre des cieux que j'appellerais de mes prières, je la remplaçai par une stéatite qui avait une très jolie forme. Il me fallut un certain temps pour me persuader que cette stéatite était réellement mon bien le plus précieux. Rien de moins, je ne l'ignorais pas, ne trouverait grâce aux yeux du Tout-Puissant. Je priai jusqu'à être certain que Dieu soit convaincu de mon entière sincérité. Mais autant demander aux prêtres de Baal d'amener leur divinité païenne à faire pleuvoir ! Personne tout là-haut ne voulut m'écouter et faire tomber la foudre. En fin de compte, lorsque ma mère m'appela pour dîner, je dus reconnaître que Dieu était une mauvaise affaire. Autre nuit agitée en perspective...

Le lendemain, j'avouai mon méfait. D'abord, je tentai de le mettre sur le dos du diable, comme le capitaine de l'équipe de cricket d'Afrique du Sud Hansie Cronjé tenterait de le faire dans les années 1990 ; bien avant lui, je découvris que la ruse ne marchait pas. Je ne trouvai pas la mort dans un accident pour ma peine mais ressentis pendant plusieurs jours la brûlure de la fessée qu'on m'infligea. Du moins suis-je encore en vie – et Dieu ne me harcèle plus.

L'assassinat de la poupée est à restituer dans le contexte de violence ambiante qui marqua mon enfance. Au fil des ans, en lisant les nombreuses histoires de l'Afrique du Sud, notamment celles qui s'attachaient au XVIII^e siècle, j'ai toujours été frappé par l'extrême violence des affrontements entre groupes raciaux et nationaux, voire entre individus du même groupe. La violence est le lot de toutes les sociétés mais, en Afrique du Sud, elle semble presque invariablement doublée d'une exacerbation, d'un surplus imprévu de hargne. A l'université, un étudiant me raconta un jour l'expédition à laquelle il avait pris part, avec un détachement de policiers lancés à la poursuite de voleurs de bétail qui avaient causé de gros dégâts sur les terres de son père. Après une journée et une nuit de vaines recherches, ils avaient découvert un jeune Noir qui marchait sur une piste, son baluchon sur

l'épaule. Rien ne le liait au méfait. Mais il était noir et il croisa leur chemin au moment où leur rage et leur frustration étaient à leur comble : ils sautèrent donc de la fourgonnette de police et se mirent à lui hurler après. Paniqué, le jeune garçon se mit à courir : preuve patente de sa culpabilité. Ils lui tirèrent dans les jambes, il tomba. Ils lui tirèrent ensuite dans le dos à bout portant et il eut la colonne vertébrale brisée. C'est alors qu'il eut droit au *surplus de violence* : ils lui tombèrent dessus, le rouèrent de coups de poing et de pied avant de le jeter à l'arrière de la fourgonnette pour l'emmener au poste, où ils l'enfermèrent dans une cellule pour la nuit. A intervalles irréguliers, des policiers pénétraient dans la cellule pour le battre. Il ne fut transporté à l'hôpital que le lendemain matin. Par miracle, il survécut. Son procès eut lieu des mois plus tard. Mon père le déclara non coupable.

Et cela dure depuis des siècles : violence des Blancs contre les Noirs, des Noirs contre les Blancs, de Blancs contre d'autres Blancs, de Noirs contre d'autres Noirs. La topographie des lieux stimulerait-elle une sorte de désespoir dont une violence excessive reste la seule expression possible ? La violence comme langage en soi, formulation préverbale ou commençant au contraire là où le langage finit ? A ceux qui aujourd'hui fuient le pays parce qu'il est devenu "trop violent" ou aux étrangers qui craignent de venir en Afrique du Sud pour la même raison, il manque la perspective de la longue, de la fort longue histoire d'excès qui a mené à la situation actuelle.

La violence des bourgs de mon enfance n'était pas toujours spectaculaire : une grande partie était feutrée ou cachée, domestique, limitée dans la douleur qu'elle infligeait ou dans ses effets. Mais elle était bien présente. Elle faisait partie intégrante du quotidien, de la routine. Deux fois le dimanche, du haut de sa chaire, le *dominee* au visage rougeaud prêchait la bienveillance et l'amour universel : or, un jour, après que nous eûmes déménagé, sa jolie petite épouse écrivit à ma mère une longue lettre dans laquelle elle avouait qu'il couchait avec les épouses des diacres et autres inconditionnels de sa congrégation, et qu'il la battait dès qu'elle osait aborder le sujet. Un jour, il lui avait jeté à la figure une bible dont un coin de la reliure lui avait fait un bleu sur la joue gauche.